



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Robe de satin garnie de volans de blonde et de ruches, Coiffure ornée de plumes
 et de Pierres exécutée par M^r Narcisse, Coiffeur de S.A.R. M^{lle} de Chartre et de
 S.A.R. Madame Amélie.

PETIT COURRIER DES DAMES

Annales des Modes et des Arts



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

A la brillante soirée musicale donnée chez M^{me} M***, on remarquait que les coiffures en cheveux, déjà si élevées, étaient presque toutes surmontées par de grandes plumes dont plusieurs étaient de couleur ponceau ou cerise. On se demande encore à quel genre de femme cette mode peut être avantageuse. Toutes les proportions naturelles s'y trouvent renversées. Les femmes, dont la taille est élevée, présentent l'aspect de véritables Patagones : celles, dont la taille est petite, paraissent comme des Lilliputiennes, et, pour elles, cette coiffure est tellement ridicule, que la figure se trouve placée au milieu de l'édifice : chez toutes, la tête, surchargée par ce poids énorme, perd sa dignité et son caractère naturel ; il est pourtant à supposer que cette mode bizarre durera jusqu'à l'extinction des bals qui ne finissent guère avant la semaine sainte. On voit

autant de robes de bal chez les couturières que de robes d'étoffe. Les ceintures flottantes à huit bouts de rubans effilés (*voyez* notre dernière gravure) jouissent encore d'une très-grande faveur près des danseuses aux corsages sveltes et élancés. Les grands biais dentelés vers le haut sont adoptés pour garniture; mais cette originale simplicité n'aura, on le croit, qu'un règne très-court; elle contraste trop désavantageusement avec les élégantes garnitures en bouillons et satin que la plupart des femmes préfèrent encore pour leurs robes habillées.

— Le jaune oiseau de paradis est toujours la couleur en faveur pour chapeaux, robes et même redingotes élégantes; on la marie la plupart du tems avec le noir, surtout si elle est employée pour des costumes négligés; nous avons vu en ce genre une demi-toilette d'une harmonie parfaite. Une redingote en gros de Naples, oiseau de paradis, avait sur le devant deux grands biais, fermés par le milieu par des rosettes en rubans de satin noir et oiseau de paradis; de chaque côté, les biais se terminaient par un double rang de dents arrondies, alternés pour ces deux couleurs; une triple pélerine dentelée offrait la même disposition, c'est-à-dire toujours une dent satin noir, l'autre gros de Naples oiseau de paradis. Le chapeau, en satin jaune, avait au-dessus de la passe un grand ruban froncé, noir et oiseau de paradis, et sur le bord de ce ruban était badinée une blonde noire qui recouvrait ainsi le dessus du devant de la passe, et, suivant son évasement, venait se fixer sous le menton.

— Le noir et le rose s'employent presque généralement pour les chapeaux du matin; souvent le dessus de la passe est en satin rose, et le dessous en velours noir: les blondes noires qui les bordent sont de la hauteur d'un demi-voile, et, tournant tout autour de la passe, forment pélerine sur les épaules. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le luxe de ces blondes est monté à un tel degré, qu'il n'est pas surprenant de voir, au bord d'un chapeau de satin uni, de la valeur d'un louis, une blonde qui en vaut huit. Les dessins en sont charmans; mais il paraît que les fonds unis, à bordures riches, sont les préférés.

— On porte, en demi-toilette, des bérêts en crêpe rose ou bleu, d'une forme très-simple, et n'ayant pour ornemens

qu'un gros nœud de satin, qui retient les plis francs vers le milieu du fond; un autre gros nœud est placé sur le côté relevé du béret, auquel une bride, que l'on ajoute à volonté, donne tout l'avantage d'une coiffure négligée que l'on peut porter chez soi.

— C'est un joli raffinement de l'élégance que les broderies employées, depuis plusieurs années, sur les mouchoirs de poche, et si l'esprit d'imitation, qui s'attache à toutes les inventions gracieuses, a pu placer des mouchoirs brodés dans une foule de mains, du moins n'est-ce que dans les salons de bonne compagnie que l'on voit ces charmans mouchoirs, auxquels la richesse du travail donne jusqu'à cinq ou six louis de valeur aujourd'hui. Les mouchoirs à vignettes de couleur sont abandonnés à la classe des imitateurs, et sont remplacés, chez les femmes comme il faut, par des broderies en laines de couleur, travaillées avec tant de délicatesse, qu'un coin du mouchoir représente quelquefois le sujet d'une fable de Lafontaine ou une situation de quelque pièce de théâtre en vogue : les grimaces d'un singe, les nuances d'un perroquet, la perspective d'un paysage y sont représentés avec une fidélité vraiment surprenante, et ces petits tableaux portatifs offrent une fantaisie tout à fait piquante.

— Il semble que les femmes ne veulent plus se contenter des chaînes de rose que les poètes avaient célébrées jusqu'ici, et qu'elles cherchent à porter jusqu'au bout des doigts les traces de l'esclavage; aux bracelets en chaînes de galérien, viennent de s'ajouter des bagues du même nom, qui sont charmantes par le travail de leurs petits anneaux et la proportion de leur cadenas.

LITTÉRATURE.—MORALE.

DE L'INFLUENCE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ ET DE L'IMPORTANCE DE LEUR ÉDUCATION,

Par M^{me} la comtesse DE FLAMMERANG, auteur des *Petits Voyageurs en France*, et de différens ouvrages (1).

Nous avons rapporté en entier le titre de cet ouvrage qui a paru dernièrement, parce que, selon nous, on ne saurait

(1) Un vol. in-12 avec figures; chez Guérin, libraire, rue Saint-Denis, passage de l'ancien Grand Cerf, N^o 40; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, imp.-lib., rue Richelieu, n^o 47 bis.

trop appeler sur lui l'attention des mères de famille , et en général des personnes qui , par goût ou par état, s'occupent de l'éducation des jeunes personnes. La tâche que s'est imposée son auteur est des plus honorables, mais en même tems des plus difficiles; on a tant écrit sur l'éducation, sur la jeunesse, qu'il n'est guère possible aujourd'hui d'être remarquée si l'on n'imagine quelque système bien extraordinaire, bien original. Que sera-ce donc si l'on ne suit que les conseils de la sagesse et de la raison? si l'on s'adresse plus au cœur qu'à l'esprit, et si, bien loin d'innover, on ne cherche des règles de conduite que dans les sentimens les plus naturels, et des appuis que dans les raisonnemens les plus simples? on court grand risque de ne pas être prônée, et cependant quels auteurs mériteraient plus d'être recommandés à la bienveillance, à l'attention générales!

La manière dont M^{me} la comtesse de Flammerang définit la position des femmes sur la terre, nous a paru aussi bien raisonnée, que juste, que raisonnable.

« Le créateur, dit-elle dans son premier chapitre, intitulé » *Réflexions générales*, donna une compagne à l'homme, pour » que son bonheur fût complet. Cette tradition des livres » saints marque la place que la femme est appelée à tenir dans » l'univers; elle met en évidence la véritable destination de » notre sexe; et pouvait-il y en avoir une plus intéressante et » même plus glorieuse? Née pour embellir l'existence de son » protecteur, pour doubler la somme de bonheur qui lui est » dévolue, pour consoler ses peines s'il en éprouve, pour » partager ses plaisirs ou les faire naître; la femme, du moment » où elle apparut sur la terre, fut le complément des bienfaits » de la divinité. Mais, hélas! les perfections dont elle était entourée ne suffirent pas pour la garantir des pièges de la séduction! Un adroit tentateur provoqua trop promptement » sa faiblesse, et le premier acte de l'influence des femmes » causa la perte du genre humain; exemple funeste qui doit » rappeler sans cesse aux femmes qu'elles n'ont pas été créées » pour la domination, et que, si elles veulent en usurper le » droit, elles risquent le plus souvent de ne faire que des » sottises ».

De cette base établie, avec autant de raison que de prudence, M^{me} de Flammerang part pour développer les idées qu'elle a

long-tems mûries sans doute, sur l'éducation des femmes. Son ouvrage est partagé en quatorze chapitres, dont nous ferons connaître les sommaires, parce qu'ils nous paraissent le résumé le plus convenable que l'on puisse faire de cet important travail : 1^o *Réflexions générales*; — 2^o *les femmes dans la société*; — 3^o *avantages de l'éducation privée*; — 4^o *de l'inconvénient des pensionnats*; — 5^o *des avantages de l'éducation privée sous le rapport de l'affection*; — 6^o *comparaison des couvens aux pensionnats*; — 7^o *l'éducation doit être relative au rang que l'on doit tenir dans la société*; — 8^o *but que l'on doit se proposer dans l'éducation*; — 9^o *de la prudence qu'il faut mettre dans les talens qu'on acquiert, et de la direction qu'il faut savoir leur donner*; — 10^o *vices de l'éducation adoptée de nos jours*; — 11^o *direction que l'on doit donner aux principes religieux dans l'éducation des femmes*; — 12^o *combien il est utile, d'inspirer aux femmes un grand respect pour les préjugés*; — 13^o *moyens pour prévenir les déplorables effets de l'éducation actuelle*; — 14^o *du mode d'éducation qui éloignerait le plus les inconvéniens de l'éducation actuelle*.

Voilà tout le plan du nouvel ouvrage, et l'on conviendra qu'il est parfaitement tracé; nous ajouterons que chacun de ces chapitres est également bien développé, et que, s'ils étaient lus, médités, par toutes les mères, toutes les institutrices, on aurait moins à gémir sur tant de faits récents qui blessent autant la vue que le cœur. C'est avec beaucoup d'adresse que M^{me} de Flammerang a jeté, au milieu des sages principes qu'elle voudrait inculquer dans toutes les âmes, un assez grand nombre d'anecdotes toutes plus intéressantes les unes que les autres, et qui prouvent que celle qui les a rapportées, observe le monde avec sang-froid et surtout avec fruit. Toutes arrivent comme conséquences indispensables des systèmes adoptés jusqu'à ce jour.

M^{me} de Flammerang voudrait que les mères se rendissent dignes de ce titre si sacré, si honorable, et nous partageons bien vivement ses desirs et ses vœux. Le séjour des pensionnats est souvent funeste à plus d'une jeune personne; mille aventures l'attestent : mais quelles mères auront le courage de se sacrifier entièrement pour le bonheur de leurs enfans ! qui aura assez d'empire sur soi-même pour oublier les plaisirs du monde, et assez de raison pour préférer à de

vains succès de société les charmes d'une vie privée toute consacrée aux soins les plus doux que la nature ait réservés aux femmes? On ne peut rien préjuger à cet égard, rien commander! c'est du hasard, d'une réunion de circonstances difficiles à prévoir, qu'il faut attendre les heureux résultats que les moralistes voudraient obtenir, mais qu'ils obtiendront avec peine (nous le craignons bien), malgré leurs talens, leurs efforts et leur persévérance.

L'auteur de l'ouvrage sur *l'Influence des Femmes dans la Société*, mérite une place honorable parmi les écrivains qui ont tracé des règles pour l'éducation des jeunes personnes, et nous souhaitons qu'on lui rende la justice dont elle est digne. Il serait nécessaire qu'un grand nombre de femmes pussent se pénétrer des vérités qu'elle fait connaître avec autant de clarté qu'elle a mis de soins et de zèle à les rassembler; la société perdra sans doute en frivolité, en légèreté; mais, par une heureuse compensation, on verrait moins de désordres dans les familles; on attacherait un plus grand prix à la pratique des vertus; les liens les plus sacrés seraient plus respectés, et, d'après notre manière de voir, de pareils avantages sont au-dessus de toutes les jouissances de la coquetterie et de la vanité.

MÉLANGES.

—Un homme chérissait éperdument sa chatte;
 Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
 Qui miaulait d'un ton fort doux:
 Il était plus fou que les fous.
 Cet homme donc, par prières, par larmes,
 Par sortilèges et par charmes,
 Fait tant qu'il obtient du destin
 Que sa chatte en un beau matin,
 Devint femme.....

Voilà le début d'une des fables les plus piquantes de notre inimitable La Fontaine, celle de *la Chatte métamorphosée en Femme*, et cette fable vient de servir de canevas à un nouvel ouvrage de M^r Scribe, qui aura certainement autant de vogue que *le Mariage de raison*. A l'idée première qu'il y avait puisée, il en a joint quelques autres prises dans *la Souris métamorphosée en Fille*, et le résultat de ce travail est la folie la plus

extravagante, la plus gaie, la plus bouffonne que l'on puisse voir. Si l'auteur a répandu beaucoup d'esprit et de plaisanteries dans son ouvrage, il a été merveilleusement secondé par Legrand et M^{me} Jenny Vertpré, chargés des deux rôles principaux de l'ouvrage. On ne peut rien imaginer de plus spirituel que le jeu de cette charmante actrice, imitant, avec une grâce et une gentillesse parfaites, tous les mouvemens d'une chatte, mais en faisant sentir avec infiniment d'adresse que ces mouvemens sont plus forts que sa volonté, et un reste d'habitudes qu'il ne lui est pas encore possible de vaincre. Ces situations, fort comiques, amènent des réparties et des allusions dont l'effet est de causer une hilarité universelle.

— La représentation extraordinaire que nous avons annoncée il y a quelque tems, et qui se donnera sur le théâtre des Variétés, au bénéfice de M^r Alexandre Piccini, offrira une nouveauté bien propre à piquer la curiosité et à engager les dames à y assister. La salle sera entièrement éclairée aux bougies. Rarement on peut jouir à Paris d'une pareille innovation, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit favorable aux intérêts du bénéficiaire. A Paris, ne pas faire comme tout le monde, c'est déjà presque une garantie de succès.

— L'auteur, dont nous avons précédemment analysé l'ouvrage, dit, dans un des chapitres de son livre : « Toutes les » leçons qui concernent les arts d'agrément, tels que la musique vocale et instrumentale, ainsi que le *dessin*, ne pourraient être données que par des femmes. N'est-il pas inconvenant et souvent dangereux que de jeunes débutans dans la carrière des arts, soient chargés d'initier de jeunes filles aux secrets de leur art ? » Ces réflexions, fort sages, nous serviront de transition, pour annoncer l'ouverture d'un atelier que dirige, avec autant de goût que de talent, M^{me} Delacour, peintre distinguée, rue de Verneuil, N^o 42. Dans cet établissement, on peut étudier, à son choix, la peinture à l'huile, l'aquarelle et la miniature. L'atelier est ouvert les lundis, vendredis et mercredis, d'une heure à cinq heures.

— Le théâtre des Nouveautés veut être tout à fait digne de son titre et ne mériter aucun reproche. Ouvert le premier mars, deux pièces nouvelles furent offertes au public qui se pressait dans la salle ; le lendemain un autre ouvrage vint remplacer celui qui avait succombé. Samedi, troisième nouveauté.

S'il en est ainsi pendant tout le mois, les curieux ne sauraient manquer d'être satisfaits, et l'affluence, bien certainement, ne cessera pas d'être aussi considérable que le premier jour. *Les Forgerons* est une comédie-vaudeville dont l'intrigue est assez intéressante, et dont les détails ne manquent ni de gaieté ni d'originalité. *La Chambre Jaune*, représentée samedi, est une de ces données usées, exploitées depuis deux ou trois siècles sur les différens théâtres. C'est encore un mari superstitieux qui redoute tout pour son honneur, et se croit perdu parce qu'il loge, en voyageant, dans une chambre jaune. On ne saurait encore rien dire de la nouvelle troupe; il s'y trouve quelques sujets remarquables, mais le plus grand nombre des comédiens a besoin de prendre de l'habitude, de l'assurance, et surtout de bien connaître le théâtre qu'ils sont appelés à faire prospérer.

— La bijouterie et l'orfèvrerie sont, depuis quelque tems, dans une stagnation complète. Les diamans, les pierres précieuses, sont à fort bon marché, et l'on attribue cette baisse considérable au fréquent usage que l'on a fait des pierres de composition (nouvel art dans lequel excelle M^r Bourguignon du passage de l'Opéra.) En fait de bracelets, boucles d'oreilles, peignes, bandeaux, colliers, ceintures et boucles de ceintures, on ne cite rien de nouveau. Les bracelets les plus récents sont les chaînes en or avec cademat en forme de cœur. On attend Longchamps pour mettre en lumière les produits de l'industrie de nos dessinateurs et de nos ouvriers.

— MUSIQUE. On annonce par souscription six nouveaux morceaux de guitare, composés par Ferdinand Sor. Ils se composent de douze études nouvelles : trois airs connus, variés, une grande sonate composée de quatre morceaux, et enfin huit petites pièces faciles. Le tout publié en une seule livraison, est du prix de 12 fr. net. La souscription sera fermée le 31 mars; après ce terme, le prix marqué sera de 30 fr. sur papier ordinaire, 36 fr. sur beau papier. Cette collection doit être ornée du portrait de l'auteur, lithographié par Bordes.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.—

Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la *Planche* 455.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.